

On fait parfois remonter à 1934 l'essor légendaire de la société du spectacle : le cameraman filmant la visite d'Alexandre de Yougoslavie à Marseille, plutôt que de s'interposer en voyant un oustachi braquer son colt sur le roi, préféra continuer de tourner. Depuis, cette précession de l'image sur le fait et sa signification s'est accentuée jusqu'à corrompre des secteurs entiers de l'existence et rebâtir des pans entiers de la réalité. L'homme qui pensa le plus tôt, et avec le plus de rigueur, l'émergence passive de cette nébuleuse molle, où tout ce qui apparaît est bon - et vice-versa-, est sans aucun doute Guy Debord. Fondateur en 1957 de l'Internationale Situationniste, qui suscita tout à la fois la dernière bohème, l'ultime avant-garde artistique, et la plus radicale des théories de l'après-guerre, Debord s'est tenu durant trente ans à l'écart de toute publicité et de toute lumière. Au point d'engendrer un mythe en creux, avant même l'assassinat jamais résolu de son éditeur et mécène Gérard Lebovici, qui précéda de dix ans son propre suicide, en 1994.

Autant qu'à une intelligence froide, puissante et hautaine, ce mythe tenait à un certain platonisme politique : redoutable meneur d'hommes, tant qu'il s'agit de lettristes en rupture, Debord fut peu enclin à exercer une quelconque responsabilité, durant et après 68, où il refusa vite de se « commettre » avec ses rivaux groupusculaires, dans la Sorbonne occupée. Comme il ne céda jamais au chantage exercé par « le socialisme réel », même venu du Vietnam ou de Cuba, cet homme de l'ombre fasciné par les gitans dédaigna l'âpre tâche organisationnelle à quoi Marx lui-même avait sacrifié, le seul pouvoir dont il ait voulu jouir s'exerçant de façon secrète et intime. Aux tribunes de congrès Debord préférait déjà la richesse, qu'il rêvait infinie, d'une vie brillamment menée ; il put souhaiter la gloire, jamais le succès ; en revendiquant l'abolition du travail, sans doute voulait-il aussi faire rêver; en quoi il resta toujours le hérault d'une bohème radicalisée

Pauvre en idées, familière comme ces voix de radio qui nous imposent au réveil des

vies de célébrités, la biographie qui lui est consacrée a du moins les vertus de l'enquête. Elle dessine une personnalité dense et brillante comme le diamant, dotée d'une rare et très précoce capacité à convaincre, sinon à envoûter. Il y avait du Breton chez ce « Dom Juan amical », un Breton moins fécond et plus paresseux - ses dons de stratège l'ayant vite emporté sur ses velléités artistiques-, mais déjà plus intrigant. Prenant lui aussi plaisir à exclure brutalement, au profit d'une doctrine à quoi il s'était entièrement identifié. Mais préférant en secret se réserver pour le 8° art, l'existence même, jusqu'à devenir l'envers nocturne et laconique du Spectacle qu'il analysa : un hibou de la société marchande, tapi en son tronc même, rue du Bac.

On pourrait discuter du caractère « totalitaire » du spectacle qu'il théorisa, en 1967, en des termes encore très marxistes. Mais une théorie est-elle autre chose qu'une intuition systématisée ? La marche de l'idée à travers l'histoire de

Hegel, la « main invisible » chère à Adam Smith relèvent aussi d'une forme de croyance, sinon d'hallucination de la réalité.

Le temps, quoiqu'il en soit, finit par rendre Debord moins théoricien que spectateur. A l'inverse de Chamfort, mais en des termes voisins parfois, le rebelle se référant au jeune Marx tourna au moraliste, avec ce que cela suppose de fatalisme, sinon de mépris. Nostalgique d'un temps de cocagne où le vin avait encore son vrai goût, et les rapports humains étaient désintéressés, l'utopiste vira aussi à l'uchroniste. On l'entendit moins citer Arthur Cravan ou Saint-Just, ces fusilleurs du verbe, et déjà plus Saint-Simon et le cardinal de Retz, qu'il insistait par dandysme à appeler Gondi. Son style énigmatique à force de clarté, ses phrases tramées comme des complots, avec faux sujets et guet-apens, trahissaient encore une paranoïa très « guerre froide » - dans l'Italie de l'après-Moro, c'est vrai. Mais Debord s'était juré de ne jamais travailler : il ne pouvait donc voir, derrière une société vouée au productivisme,

qu'un gigantesque complot.

Tendue par une drôlerie sèche, filtrée goutte à goutte par ses alambics, sa pensée revendiqua bientôt la paresse et l'élitisme qui lui avaient fait refuser de se commettre, en 68. L'utopiste ne pouvant jamais, par définition, trouver sa place dans le temps, il apparut avec les années comme un homme de la plus haute époque, défendant le style, l'histoire et la connaissance comme autant d'Aigues-Mortes contre la marée toujours montante du crétinisme audiovisuel. Il lui était impossible, après en avoir appelé à la mort d'un monde tournant à l'envers, de se dire défait ou retiré : son orgueil lui permit tout juste d'avouer dans quelle solitude le passage du temps l'avait laissé, lors d'un film au titre latin qui reste un sommet de mélancolie tremblée, où sa voix brisée y rejoignait la noirceur d'une Billy Holliday.

Pleurant la disparition de ses amis, que ses oukases avaient parfois brisés, Debord vit ses larmes grossir le fleuve du temps qui l'emportait. Il se mit à revendiquer la conversation et le goût de l'histoire, contre

l'éternel présent de la société du spectacle. À la pensée binaire et amnésique qu'encourage l'informatisation, il opposa les catégories classiques de la logique, du discernement et du goût ; les conseils ouvriers étaient loin... Pour accabler la nouvelle classe dont le règne repose sur le faux, l'ignorance et la distraction, il reconnut même à la vieille d'avoir encouragé, durant son siècle d'or, l'exactitude, le savoir et la science : c'est dire jusqu'où il était capable d'aller – ou de revenir – pour contredire le règne des « anesthésistes-réanimateurs » des medias.

L'impact de sa pensée ne tenait pas qu'à sa radicalité prémonitoire, ni à un style dont l'élégance, née de la fréquentation précoce du Grand Siècle, suscitait cet état d'ivresse qui fut souvent le sien. Elle devait aussi à sa certitude minérale d'avoir toujours raison, si bénéfique aux esprits sujets au doute qu'elle suscita des vagues de mimétisme, et quelques coups de poing, dans l'après-68. Une certitude qui s'outra jusqu'à la complaisance dans ses derniers ouvrages,

d'une embarrassante sollicitude pour le plus petit jugement émis à son égard. Debord n'avait jamais eu besoin de personne ; l'alcool ayant préservé intact son cerveau, comme la poire dans sa fiole, il dut finir par se croire l'ultime esprit actif d'un monde décérébré.

Cette inaptitude à se remettre en cause fut-elle une grâce ou un boulet? L'heure n'est pas venue de répondre pour ce penseur hostile en acte à la surproduction, dont le silence aura paradoxalement grandi l'influence, quand celles d'autres s'estompait à mesure qu'ils colonisaient les médias. Fruit de la rencontre contradictoire du fétichisme entourant la marchandise et de l'espérance millénariste en un monde autre, sa pensée devrait avoir un bel avenir. Déjà la mouette de Kant rêvait d'un monde où la pesanteur serait abolie : elle n'a pas fini de voler.

Claude ARNAUD

Christophe Bourseiller. Vie et mort de Guy Debord. Plon. 461 p. 169 fr.

ZAK

Pour savoir les antécédents intellectuels de l'Internationale Situationniste, créée avec quelques lettristes et des peintres du groupe Cobra, on lira le livre d'Anselm Jappe « Guy Debord » et celui de Mirella Bandini, « L'Esthétique le politique, de Cobra à l'Internationale Situationniste », publiés aux éditions Suliver/Via Valeriano. Des aperçus révélateurs, déjà plus anecdotiques, sont donnés par Ralph Rumney, autre fondateur vite répudié, dans des entretiens aux éditions Allia (« Le Consul »), avec Gérard Berréby.

Ces évocations du premier Debord montrent un mélange d'autodidacte et de Vautrin, régentant à coups de carottes et de bâtons ses néo-dadaïstes et ses pré-conceptuels, et menant de savantes dérives alcoolisées dans Paris, entre deux manifestes sobres. Bien décidé à rester une énigme, tout en faisant de son Internationale -13 membres au maximum - une légende, ce Debord-là dit « nous » tout au long de la correspondance qu'il mena, de juin 1957 à



août 1960. (Publiée chez Fayard par sa veuve, Alice Becker-Ho Debord). Déjà annoncées en Angleterre, d'autres biographies reviendront sans doute sur le second Debord, qui vécut à l'abri de vieilles villes comme Florence et Arles, lisant le « Discours de la servitude Volontaire » de La Boétie. Gagné par la goutte, ce Debord disait « je » pour avoir découvert qu'il haïssait le salariat et le mercantilisme, plus encore que l'inégalité. Les éditions Gallimard rééditent par ailleurs le texte « d'In Girum imus nocte et consumimur igni » ; elles gagneraient à ressortir l'essai de Cécile Guilbert, « Pour Guy Debord », hommage au penseur en marge qui prétendait ne vouloir ressembler à personne d'autre et se disait « docteur en rien ».

On comparera cette évolution à celle de Raoul Vaneigem, dont le « Traité de Savoir Vivre à l'usage des Jeunes Générations », publié la même année que « La Société du Spectacle » (1967), fit grand bruit, au point d'éclipser Debord au sein de son Internationale. Rafraîchie par la chlorophylle

écologique, la croyance au communisme primitif persiste dans son dernier livre, « Pour une Internationale du Genre Humain » (Le pré-aux-Clercs). Tandis que Debord s'assurait une postérité spectaculaire en laissant Canal + faire son éloge post-mortem, résumant le trajet de toute une génération, Vaneigem n'aura pas varié : il étudiait déjà le millénarisme des sectes chrétiennes dans les années 60.